

Colloque histoires partagées France–Australie

Symposium 2018

Imagination | Exploration | Mémoire



Contribution française à la découverte de l'Australie +

Présentateur : Mme Brigitte Schmauch

Les voyageurs français ont écrit une page de la découverte de l'Australie. Leurs expéditions dans l'hémisphère austral à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, qui ont été bien étudiées, nous offrent des sources de première main pour la connaissance de l'Australie et de ses populations originelles avant la colonisation britannique ou à ses tous débuts. Ces sources sont conservées en France, pour une bonne partie d'entre elles, notamment aux Archives nationales, à Paris.

Au XVI^e siècle, les découvertes sont espagnoles et portugaises ; elles seront plus ou moins oubliées ; par la suite ce sont surtout les Hollandais qui, pour rejoindre leurs colonies d'Indonésie, se sont aventurés dans ce bout du monde et ont repéré les contours de l'ouest et du sud de l'Australie, nommée Nouvelle-Hollande en 1606. Tasman explore la Tasmanie en 1642 pour la Compagnie des Indes orientales ; c'est lui qui la dénomme Terre de Diemen. Les Anglais découvrent à leur tour la Nouvelle-Hollande : Dampier visite la côte nord-ouest en 1698 et surtout Cook découvre le site de Botany Bay en 1770 lors de son premier voyage [1768-1771] et prend possession de l'ensemble de la côte est de la Nouvelle-Hollande au nom de la Grande-Bretagne.

L'attrait de cette zone ainsi que celui d'un supposé immense continent austral (croyance fondée en France sur le récit de voyage de Paulmier de Gonneville datant du début du XVI^e s), situé peut-être encore au-delà et censé contrebalancer les terres situées dans l'hémisphère nord, prend de l'ampleur en France au XVIII^e siècle grâce aux travaux du président de Brosses qui publie en 1756 son *Histoire des navigations aux terres Australes [...]* ¹, compilation de tous les voyages alors connus dans les mers du Sud, où il incite à la découverte du continent austral. C'est lui qui aurait inventé les termes d'Australasie et de Polynésie.

Les motivations de la recherche de cette cinquième partie du monde ne sont alors pas seulement scientifiques mais aussi mercantiles puisqu'il s'agit de trouver des routes commerciales vers la Chine avec des points de relâche pour les vaisseaux en évitant le passage obligé par les Indes néerlandaises, ou même de découvrir des épices pour court-circuiter les Hollandais qui accaparent ce commerce depuis les Moluques.

Le contexte de rivalité franco-anglaise va devenir constamment présent surtout après le traité de Paris qui, à l'issue de la guerre de Sept ans, dépossède la France de son premier empire colonial, d'où la recherche d'une France australe ; de son côté, la Grande-Bretagne perd une partie de ses colonies nord-américaines en 1783 et entend alors trouver des compensations au Sud. Expéditions anglaises et françaises auront tendance à se croiser ou à aller de pair. Pour la France, il y aura aussi de grands bouleversements avec rupture institutionnelle qui ne seront pas sans incidence sur l'organisation et le déroulement de ces voyages et même sur la réception des documents ou collections de produits. Beaucoup connurent des épisodes tragiques, accidents, virent leurs équipages décimés par le scorbut ou la dysenterie ; en particulier, jusqu'à Baudin inclus au tout début du XIX^e siècle, la plupart des chefs d'expédition moururent au cours du voyage.

Rappelons les grandes étapes des explorations françaises vers le Sud, entre océans Indien et Pacifique ².

¹ Brosses (Charles de), *Histoire des navigations aux terres australes contenant ce que l'on sçait des mœurs et des productions des contrées découvertes jusqu'à ce jour ; et où il est traité de l'utilité d'y faire de plus amples découvertes et des moyens d'y former un établissement*, Paris, 1756, 2 vol.

² Taillemite (Étienne), *Marins français à la découverte du monde de Jacques Cartier à Dumont d'Urville*, Paris, 1999.

En 1738-1739, un officier de la Compagnie des Indes, Bouvet de Lozier, avait cru découvrir le continent austral mais ce qu'il nomme le cap de la Circoncision est en fait seulement partie d'une petite île qui porte son nom (île Bouvet à 500 km sud-sud-ouest du cap de Bonne-Espérance aujourd'hui norvégienne). Bougainville qui entreprend de 1766 à 1769 le premier tour du monde organisé par la Marine royale, avec la *Boudeuse* et l'*Étoile* doit selon ses instructions (rédigées par lui-même puis révisées par les bureaux de la Marine) rendre les Malouines [Falkland islands] à l'Espagne (c'est la fin d'une tentative de colonisation ratée) puis faire route pour la Chine par la Mer du Sud en reconnaissant dans l'océan Pacifique les terres entre les Indes et la côte occidentale de l'Amérique « dont différentes parties ont été aperçues par des navigateurs et nommées Terre de Diemen, Nouvelle-Hollande, Carpentarie, Terre du Saint-Esprit, Nouvelle-Guinée [...] »³, rapporter non seulement des cartes mais aussi des échantillons et dessins ; d'ailleurs pour la première fois étaient embarqués un naturaliste, un astronome, un ingénieur cartographe ; Bougainville devait, dans ces lieux inconnus, planter des poteaux aux armes de France et dresser des actes de possession au nom du roi, mais sans établissement ce qui correspondait à une conception déjà ancienne - et contestée - du droit international (par la suite, c'est l'établissement qui fait la possession).

Après une longue navigation marquée surtout par un bref mais fameux séjour à Tahiti, la « Nouvelle Cythère », Bougainville rencontre la grande barrière de corail au nord-est de l'Australie au début de juin 1768 mais, estimant la côte dangereuse et la terre ingrate, préfère s'en éloigner sans tenter d'aborder en aucun point ; peut-être une première occasion manquée ? Ce voyage eut surtout pour conséquence de répandre le mythe du bon sauvage et de la supériorité de l'état de nature sur la civilisation qui connut beaucoup de succès en cette fin de XVIII^e siècle et alimenta notamment les débats lors des expéditions avant d'être de plus en plus battu en brèche.

Suivent deux expéditions à but plutôt commercial dont les protagonistes étaient des anciens de la Compagnie des Indes ; leur passage affecta surtout la Nouvelle-Zélande : celle de Surville (1767-1771), parti à la recherche d'une fabuleuse terre de Davis sur le *Saint-Jean-Baptiste*, était totalement privée. Il fut le premier Français à aborder en Nouvelle-Zélande et à rencontrer des Maoris ; surtout celle de Marion-Dufresne à laquelle contribua la Marine royale. Le deuxième objectif du voyage de Marion-Dufresne (le premier qui était un passage à Tahiti pour reconduire Auturu, ramené en France par Bougainville, n'eut pas lieu, en raison de la mort du Tahitien, survenue dès le début de l'expédition) était la recherche des terres australes dans le sud de l'océan Indien puis de nouvelles routes commerciales vers le Pacifique en passant par la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande ; cette expédition fut marquée par le massacre de Marion-Dufresne et d'une vingtaine de marins par les Maoris en Nouvelle-Zélande dans la baie des Îles (12 juin 1772). La Nouvelle-Zélande et les Maoris acquirent une fort mauvaise réputation et furent considérés comme peu dignes d'intérêt ! Avant de gagner la Nouvelle-Zélande, l'expédition avait fait escale dans le sud-est de la Tasmanie pour y faire du bois et de l'eau et avait approché des Aborigènes dans la baie de Frederick Hendrick (6-10 mars 1772) ; cette première rencontre entre des Aborigènes et des Européens, amicale au début, avait dégénéré pour des raisons inconnues : jets de pierres et de lances contre coups de feu avec au moins un mort par balles ; débuts donc, aussi, peu encourageants.

Cependant, quelques jours plus tard, un officier de la Marine royale, Louis François Alleno de Saint-Allouarn, abordait à l'ouest de l'Australie.

Saint-Allouarn faisait alors partie de l'expédition de Kerguelen (sur la *Fortune*) partie à la recherche du continent austral ; Kerguelen croit le découvrir le 12 février 1772 (il s'agit en réalité de l'archipel qui porte maintenant son nom) et rentre sans faire plus d'exploration à l'île de France en abandonnant dans la brume le second bâtiment (le *Gros-Ventre*), commandé par Saint-Allouarn. Celui-ci décide de continuer sa route le long du 40^e parallèle sud et se trouvera être le premier Français à atteindre la côte ouest de la Nouvelle-Hollande d'abord près du cap Leeuwin où il ne

³ Taillemite (Étienne), *Bougainville et ses compagnons autour du monde, 1766-1769 : journaux de navigation établis et commentés par ...*, Paris, 1977, 2006.

peut débarquer puis plus au nord dans la baie des Chiens Marins [Shark Bay] où il mouille du 30 mars au 8 avril 1772. Un plan est levé par l'enseigne Rosily-Mesros, une tentative de découverte est faite, peu encourageante puisqu'on ne trouve pas d'eau, des traces de présence humaine sont aperçues, sans plus ; cependant, avant de partir, Saint-Allouarn prend possession du territoire au nom du roi de France, suivant les procédures en usage, dans l'île Dirk Hartog (la bouteille enterrée en cette occasion a été retrouvée avec 2 écus à l'effigie de Louis XV en 1998). Saint-Allouarn meurt au retour à l'île de France et sa découverte tombe dans l'oubli.

S'enchaînent ensuite, sur vingt ans, trois grandes expéditions scientifiques, chacune entraînant la suivante, organisées et financées par le gouvernement. Le déclenchement de la Révolution provoque au cours de cette période des bouleversements institutionnels mais des hommes restent en place notamment Claret de Fleurieu qui occupa différents postes dans la Marine sous la monarchie et pendant la Révolution et rédigea les instructions nautiques des trois voyages. Ces expéditions sont dotées d'importants moyens tant matériels qu'humains et reçoivent des instructions détaillées de la Marine et des grandes institutions scientifiques ; elles se caractérisent par la présence de savants embarqués, étrangers à la Marine, dont il faut caser, non sans mal, bibliothèques et matériel scientifique - on en compte une dizaine pour Lapérouse et D'Entrecasteaux, une vingtaine pour Baudin - avec quelques problèmes de cohabitation avec les équipages : aux ingénieurs cartographes et astronomes s'ajoutent des naturalistes spécialistes des trois ordres, le végétal, le minéral et l'animal suivant la classification de Linné (botanistes, minéralogistes, zoologistes), des jardiniers, chargés du transport de plantes, y compris de plantes vivantes, ainsi qu'un ou plusieurs dessinateurs chargés de pérenniser paysages, indigènes rencontrés, objets remarquables, etc. ; une attention croissante est portée aux populations, à leur mode de vie et à leurs productions ; les instructions prônent d'ailleurs de les traiter avec humanité et dispensent des conseils pour commencer à pratiquer une anthropologie sur le terrain. L'aspect scientifique paraît donc premier ; cependant, des préoccupations commerciales ou politiques sont toujours présentes en arrière-plan.

Lapérouse, officier de marine de grande réputation est chargé par le roi Louis XVI de réitérer en mieux, si c'est possible, les voyages de Cook, projet fort ambitieux mais, après la guerre d'Amérique, la Marine française est à son apogée. Le but originel de l'expédition, rechercher les possibilités d'un commerce de peaux entre l'Amérique du Nord et la Chine, se transforme rapidement en un voyage de circumnavigation à grande échelle, puisqu'il s'agissait ni plus ni moins que de l'achèvement de l'exploration des mers. Lapérouse reçoit de nombreuses instructions du roi, de l'Académie des Sciences, du Jardin des Plantes, de la Société royale de Médecine. L'aspect scientifique, exploration géographique, cartographie, étude des populations, devait se doubler d'une sorte d'espionnage politico-économique des pays visités, notamment des établissements européens, et de la recherche d'emplacements pour l'établissement de comptoirs et de points de relâche pour les navires français. Lapérouse devait aussi s'informer des projets anglais d'établissement en Nouvelle-Zélande et visiter la côte de Nouvelle-Hollande depuis le golfe de Carpentarie jusqu'à la terre de Van Diémen en passant par l'ouest, afin de pouvoir relever la côte sud encore inexplorée. En fait, Lapérouse ne pourra pas accomplir ce programme ; il est bien éprouvé lorsque ses deux bâtiments, la *Boussole* et l'*Astrolabe*, parviennent à Botany Bay, au bout de deux ans et demi de voyage, le 26 janvier 1788 ; douze membres de l'expédition ont été en effet massacrés peu de temps auparavant à Tutuila, dans les îles des Navigateurs [actuelles Samoa américaines]. Les Anglais, qui viennent alors tout juste de débarquer à Botany Bay la première colonie de condamnés sous les ordres du commodore Philipp, s'installent alors un peu plus au nord, à Port-Jackson. À défaut d'explorer la Nouvelle-Hollande, Lapérouse peut observer les tout débuts de la colonisation anglaise ; quant à sa rencontre avec les Aborigènes, elle lui laisse une impression tout à fait négative : « les indiens de la Nouvelle-Hollande, écrit-il dans sa dernière lettre du 7 février 1788, adressée à Fleurieu, quoique très faibles et peu nombreux sont, comme tous les sauvages, très méchants et brûleroient s'ils en avoient les moyens nos embarcations. Ils nous ont jeté des sagaies une minute après avoir reçu nos présents et nos

caresses. Je suis cent fois plus en colère contre les philosophes qui les vantent tant que contre eux » ⁴.

L'expédition de Lapérouse sombra corps et biens peu après, à Vanikoro, dans les îles Santa Cruz. Assez rapidement, dès 1791, sur pétition de la Société d'histoire naturelle, l'Assemblée nationale décida d'envoyer à sa recherche une nouvelle expédition, qui devait s'avérer beaucoup plus importante en ce qui concerne la découverte de l'Australie et de ses autochtones. Bruny D'Entrecasteaux, ancien gouverneur des Mascareignes et navigateur confirmé (il avait notamment réussi une navigation à contre-mousson), nommé à la tête de l'expédition, est chargé aussi de continuer l'œuvre scientifique de Lapérouse dont les résultats ont été, en bonne partie, perdus : avec deux bâtiments, la *Recherche* et l'*Espérance*, il doit, après avoir passé le cap de Bonne-Espérance, visiter la terre inconnue du sud de la Nouvelle-Hollande, se rendre à la Terre de Van Diémen puis, au cours de deux campagnes différentes, puisqu'il lui faudra tenir compte des conditions climatiques et des courants, reconnaître le nord et l'ouest de la Nouvelle-Hollande ; il devait entre temps approcher aussi l'ouest de la Nouvelle-Calédonie. C'était encore une expédition essentiellement scientifique mais il était aussi demandé à D'Entrecasteaux de visiter avec soin les colonies européennes où il relâcherait. D'Entrecasteaux ne devait pas retrouver l'expédition de Lapérouse mais étant arrivé au sud-est de la terre Van Diémen, il découvrit fortuitement le canal qui porte son nom, entre l'île principale et l'île Bruny (qui porte aussi son nom). L'expédition explora ce canal qui leur parut offrir une succession d'abris magnifiques et fit notamment deux relâches (21 avril-16 mai 1792 et 21 janvier-13 février 1793) dans la baie dite de la Recherche aux ports dits A (du Nord) et B (du Sud) où le jardinier Félix Lahaie planta un jardin ; c'est là, dans le canal, dans cet environnement privilégié, que se produisirent, surtout pendant le second séjour (en février 1793) des rencontres d'une qualité assez exceptionnelle, bien documentées, entre les Aborigènes et les Français qui garderont un souvenir enthousiaste de ces « bons naturels » ; on avait enfin rencontré de bons sauvages. Le dessinateur Piron put dessiner des scènes assez intimistes notamment le « repas des sauvages » ⁵. Entre ces deux séjours dans le canal, D'Entrecasteaux, toujours à la recherche de Lapérouse, explora la partie occidentale de la côte sud de la Nouvelle-Hollande entre la pointe à l'extrémité sud-ouest dite pointe D'Entrecasteaux et la baie où les bâtiments purent s'abriter lors d'une tempête et qui prit le nom de baie de l'Espérance. Il fut alors obligé d'arrêter sa reconnaissance de la côte sud. Ce sont là ses contributions à la découverte de l'Australie qui bénéficièrent du remarquable travail hydrographique de Beautemps-Beaupré ; celui-ci, évitant au maximum le compas et multipliant les croquis et graphiques, put mettre au point ses méthodes pour lever et construire les cartes, combinant les relèvements astronomiques avec les relèvements faits à la boussole, qui en firent le « père de l'hydrographie moderne ». La fin de l'expédition fut très difficile puisque après la mort des deux commandants (D'Entrecasteaux et Huon de Kermadec) elle se disloqua à Sourabaya dans l'île de Java et que, tant les participants survivants que les archives et collections, connurent un retour mouvementé et dispersé en France. Les Anglais prirent le bâtiment hollandais qui rapportait documents et collections en Europe et s'intéressèrent surtout aux cartes de Beautemps-Beaupré que Dalrymple recopia immédiatement et dont Flinders eut probablement connaissance ⁶.

Quelques années plus tard, en 1800, Baudin, bien plus connu en Australie que D'Entrecasteaux, présenta un nouveau projet de voyage de circumnavigation. Bonaparte, alors premier consul, le réduisit à la Nouvelle-Hollande dont Baudin devait reconnaître les côtes non encore explorées au sud, au sud-ouest, au nord-ouest et surtout les détroits la séparant de la Tasmanie au sud (Flinders vient de prouver qu'elle est une île lors de sa campagne 1798-1799) et de la Nouvelle-Guinée au nord. Il devait explorer l'intérieur de la Tasmanie à la recherche de végétaux et animaux pouvant être acclimatés en France. Il faut préciser que le transport de végétaux était un peu la spécialité de Baudin. Les instructions comportaient aussi, entre autres, un volet anthropologique élaboré par Girando de la société des Observateurs de l'homme qui préconisait une étude de l'homme moral incluant langage, modes d'expression, conditions et mode de vie, vie morale et

⁴ AN MAR/3JJ/389, fol. 364-369.

⁵ AN MAR/5JJ/4.

⁶ Cartes réalisées au cours du voyage : AN MAP/6JJ/2 et 3.

intellectuelle, facultés, famille et société en général, considérée sur les plans politiques, économiques, moraux et religieux, etc. ; ce programme, innovant par rapport à celui de Cuvier, qui ne considérait que l'aspect physique, supposait des contacts prolongés avec les populations étudiées et ne put connaître un début de réalisation qu'à Timor. De la troupe de savants embarqués (ils sont vingt-deux au départ mais beaucoup désertent dès l'île de France) il faut mentionner le naturaliste François Péron qui avait étudié la médecine et la zoologie et qui essaiera d'envisager les sauvages sous un angle scientifique (il mesure leur force à l'aide d'un dynamomètre) et finalement dénie tout avantage à l'état de nature par rapport à la civilisation. Comme d'habitude, ce voyage avait aussi un volet politique : Baudin devait s'informer sur les établissements anglais. Au cours de son voyage qui fut entrecoupé de séjours à Timor et Port-Jackson, Baudin effectua trois campagnes autour de la Nouvelle-Hollande avec le *Géographe* et le *Naturaliste* puis le *Casuarina* ; le bilan aurait été assez mitigé sur le plan de la découverte géographique, même si le travail de cartographie effectué principalement par Louis de Freycinet et Boullanger aidés par Faure fut de qualité : à l'actif de l'expédition, citons la cartographie de la rivière des Cygnes [Swan River] et de la baie des Chiens Marins [Shark Bay] (un certain nombre de toponymes français témoignent d'ailleurs encore du passage des Français à), la vérification et l'amélioration des travaux de Beautemps-Beaupré dans le canal d'Entrecasteaux avec la reconnaissance de l'île Maria (où ils trouvent des tombaux), la reconnaissance d'une partie de la côte sud de l'Australie (la Terre Napoléon de Freycinet) entre la zone atteinte par D'Entrecasteaux et le promontoire Wilson (à l'est de Melbourne), ainsi que de l'île Kangourou (dénommée île Decrès) près d'Adelaide, l'indication de portions de côtes mal connues (îles Hunter, King, Maria, Kangaroo)⁷ ; Baudin a dû renoncer, en raison des conditions climatiques défavorables, à explorer le golfe de Carpentarie, ce que fera Flinders. Si Freycinet peut publier en 1811 la première carte complète ou à peu près de l'Australie, c'est parce que Flinders, qui, lui, a effectué un tour complet de l'Australie, est retenu, au retour, pendant près de sept ans à l'île de France ; ce bilan est meilleur sur le plan scientifique avec la constitution des plus importantes collections d'histoire naturelle rapportées jusque-là ; elles comprennent : des animaux naturalisés, empaillés ou conservés dans l'alcool et même des animaux vivants achetés ou capturés (kangourous, wombats, émeus, 23 notamment sont embarqués sur le *Naturaliste*), auxquels s'ajouteront les animaux achetés à l'île de France et au Cap de Bonne-Espérance pour Madame Bonaparte, 2500 espèces végétales (plantes séchées ou vivantes, graines qui seront distribuées en France et Europe), plantes marines, madrépores, insectes, coquillages, 14 caisses de minéraux, quelques armes et ustensiles de sauvages ; malheureusement tout cela n'arrivera pas en bon état ; de plus, une partie importante des collections sera prélevée pour l'épouse du Premier consul et envoyée à la Malmaison notamment tous les objets ethnographiques lui sont attribués et disparaîtront en 1814 lors de l'invasion prussienne ou dans la vente du mobilier de la Malmaison, résidence de l'ex-impératrice, en 1829 ; un inventaire dressé par François Péron des objets envoyés à la Malmaison comportait 206 pièces pour l'anthropologie et l'ethnographie dont 38 provenant de Nouvelle-Hollande et Tasmanie, de quoi donner quelques regrets⁸.

Les dessins de Lesueur et Petit, par leur qualité, contribuent beaucoup de nos jours à la notoriété de ce voyage. Envisagée sous un autre angle, l'expédition de Baudin met aussi en pleine lumière la rivalité franco-anglaise dans ces « nouveaux nouveaux mondes » : La célèbre rencontre entre Baudin et Flinders, survenue à la baie appelée depuis de la Rencontre le 8 avril 1802, n'est pas le fruit du hasard : Flinders aurait été dépêché en prévision de la venue de Baudin pour prévenir un établissement français sur la côte ouest de la Nouvelle-Hollande ; de même quand Baudin quitte Port-Jackson pour l'île King, un navire anglais [le *Cumberland*] se précipite à sa suite pour vérifier sa destination, plante le pavillon anglais sous son nez et se dépêche ensuite d'aller proclamer la Tasmanie terre anglaise. De leur côté les Français ne font pas qu'admirer le développement rapide de la Nouvelle-Galles du sud et d'observer avec intérêt son modèle de colonie de condamnés ; ils constatent les faibles défenses de Sydney et Hamelin, commandant le *Naturaliste*, élabore même un plan d'attaque. Le tout sur fond des nouvelles venues d'Europe, entre paix et guerre...

⁷ Cartes réalisées au cours du voyage : AN MAP/6JJ/4 et 5.

⁸ Hamy (Ernest-Théodore, « Les collections anthropologiques et ethnographiques du voyage de découvertes aux terres australes (1801-1804) », dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1906, n°1, p 24-34, en ligne sur Galica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54225389/f32.item>

Cependant le gouvernement français avait de toute façon d'autres préoccupations et le retour de l'expédition ne fut pas salué outre mesure en France.

Les années suivantes ne sont plus favorables aux aventures outre-mer : il n'y aura plus de grands voyages de circumnavigation avant la Restauration. Lorsqu'ils reprennent avec celui de Freycinet en 1817, « l'essentiel de la géographie du Pacifique est dessiné » ainsi que le signal Taillemite. Il n'y a plus beaucoup de grandes découvertes géographiques à faire : il s'agit alors seulement, pour le gouvernement de la Restauration, de redorer un peu le prestige de la Marine, sans aucune idée de conquête ni de colonisation. Ce sont encore, surtout au début, de grands voyages scientifiques avec des programmes de recherche imposants établis par l'Académie des sciences, sous l'influence notamment du savant François Arago, concernant un large éventail de disciplines : hydrographie, météorologie mais aussi botanique et zoologie ; cependant, il n'y aura plus de savants embarqués. Les officiers de Marine, éventuellement assistés d'un ingénieur hydrographe (ceux-ci sont constitués en corps en 1814) sont désormais capables d'assumer le travail de cartographie tandis que les médecins et pharmaciens de la Marine font office de naturalistes. Comme précédemment, des documents cartographiques sont dressés et d'importantes collections naturalistes sont rapportées.

De ces derniers grands voyages à la voile de la Marine française organisés par Tupinier, directeur des ports et arsenaux et les ministres Portal (1818-1821) et Rosamel (septembre 1836-mars 1839) signalons ceux de :

- Freycinet sur l'*Uranie* et la *Physicienne* (1817-1820) ;
- Duperrey, secondé par Dumont d'Urville, sur la *Coquille* (1822-1825) ;
- Hyacinthe de Bougainville, sur la *Thétis* et *Espérance* dont la mission n'était pas seulement consacrée à l'hydrographie mais comportait aussi une partie politique et diplomatique (1824-1826) ;
- Laplace sur la *Favorite* (1829-1832) ; son voyage sur l'*Artémise* (1837-1840) a une vocation scientifique moins marquée ;
- Dumont d'Urville sur l'*Astrolabe* (1826-1829) puis sur l'*Astrolabe* et la *Zélée* avec Jacquinot (1837-1840) ; ces deux voyages vers le Sud dont le premier surtout concerne l'Australie sont à nouveau de grandes expéditions scientifiques.
- l'expédition de Dupetit-Thouars sur la *Vénus* (1836-1839) produisit un important travail hydrographique (les collections d'histoire naturelle furent le fruit d'initiatives individuelles) ; elle rapporta aussi beaucoup d'informations concernant la diplomatie, la pêche, le commerce et des détails sur l'administration pénitentiaire de Sydney où elle séjourna du 24 novembre au 28 décembre 1838.

Ces navigateurs sont donc maintenant plus des observateurs que des découvreurs ; ils continuent cependant d'enrichir la connaissance de la nouvelle-Hollande et de la Terre Van Diemen qui constituent une escale importante sur leur parcours.

Freycinet, dont le voyage est surtout axé sur les sciences physiques puisqu'il doit étudier la configuration de la terre, avec une attention spéciale portée au magnétisme, complète certains aspects du voyage de Baudin auquel il a participé : il explore la baie des Chiens Marins [Shark Bay] notamment la presqu'île Péron ; il y rencontre en septembre 1819 des Aborigènes qui lui laissent une impression décevante, confirmée à Port-Jackson en novembre 1819 où il fut trouvé que les demi-sauvages influencés par les Européens étaient encore pires puisqu'ils ajoutaient l'ivresse à la laideur et aux mœurs brutales ; Freycinet et ses compagnons voyagèrent dans les Montagnes bleues et observèrent attentivement le nouveau système de colonisation mis en place par le gouverneur Macquarie. Freycinet incite d'ailleurs la France à s'inspirer de l'exemple anglais. Ce voyage fut illustré par les dessins de Jacques Arago (frère du savant) qui les publia dans un ouvrage à succès.

Duperrey mena une expédition à vocation universelle voulant embrasser toutes les sciences ; elle passa en son temps pour une grande réussite scientifique mais elle est surtout connue de nos

jours grâce aux dessins de Louis Lejeune dont certains montrent des animaux de la Tasmanie et de la Nouvelle-Hollande ainsi que des Aborigènes mais loin de l'image idyllique de Piron.

Avant d'entamer l'exploration du Pacifique qui représente le coeur de sa première expédition dans les mers du Sud sur l'*Astrolabe* (1826-1829), Dumont-d'Urville passe encore trois semaines dans la baie du roi George (octobre 1826) pour enrichir les connaissances géographiques, botaniques, zoologiques, ethnographiques de la côte sud de l'Australie et envoie quatre caisses d'histoire naturelle de Port-Jackson ; ses impressions sur les Aborigènes sont aussi fort négatives. Le futur amiral Edmond Pâris, alors élève de la marine, s'intéresse, lui, aux pirogues dont il découvre un premier spécimen rudimentaire dans la baie de Jervis ; il les classe en plusieurs catégories suivant la présence ou l'absence de balanciers, classification qui lui sert de fondement pour répartir un peu abusivement le Pacifique en quatre zones, Malaisie, Mélanésie (dont l'Australie fait partie), Micronésie et Polynésie. Ce classement était inspiré, voire imposé par Dumont d'Urville qui tendait à considérer l'anthropologie sous des critères uniquement raciaux⁹.

Sur le plan politique, il leur faut officiellement se contenter d'observer la progression de la présence anglaise dans les mers du Sud, surtout le développement rapide de la colonie de la Nouvelle Galles du Sud puis la prise de possession de la Nouvelle-zélande en 1840 tout en cherchant quand même d'éventuels points de relâche pour la marine. En fait, il semble que les officiers de marine français avaient plus d'ambition que leur gouvernement : jusqu'en 1829, date à laquelle l'Angleterre affirme sa souveraineté sur l'Australie occidentale, ils nourriront des idées d'établissement en Australie, en dehors de la Nouvelle-Galles du sud, particulièrement sur la côte ouest avec l'idée par exemple de trouver des sites pour former une colonie ou un lieu de déportation pour criminels et de relâche pour la Marine ; et ce sont eux qui, à partir de la Monarchie de juillet, seront à l'origine de l'expansion française vers la Nouvelle-Calédonie et la Polynésie sous couvert de protection des intérêts commerciaux français (notamment en matière de pêche à la baleine) ainsi que des missions.

Ces voyages vers le Sud ont entraîné l'accumulation d'une somme de matériaux, documents, relations, cartes, observations scientifiques, ainsi que des collections naturalistes qui constituent des sources de première main pour la connaissance de l'Australie. Pour les repérer et les exploiter au mieux, il faut commencer par cibler les principales institutions qui ont été acteurs ou partie prenante de ces expéditions et explorer leurs collections patrimoniales en gardant à l'esprit que le contexte politique troublé et les drames entourant ces expéditions ont parfois retardé ou empêché la réception des documents et collections - on a vu le cas de l'expédition de D'Entrecasteaux - ce qui ne facilite pas toujours le travail des chercheurs.

La première de ces institutions est le ministère de la Marine (secrétariat d'État de la Marine sous l'Ancien Régime, ministère de la Marine et des Colonies en 1791) ; c'est lui qui organisa la plupart de ces voyages, de lui que partent les ordres, c'est qui centralise les instructions et qui recueille la plupart des documents. La rupture institutionnelle que représente la Révolution se traduit au niveau des archives centrales : les archives de l'Ancien Régime sont aux Archives nationales où elles ont été versées en 1899 alors que celles de la période suivante sont depuis 2002 conservées par le Service historique de la Défense à Vincennes. Toute cette partie est cependant beaucoup plus riche pour la seconde période (notamment en sous-série BB4 à Vincennes) que pour l'Ancien Régime (8 cartons seulement en sous-série MAR/B/4) : on y trouvera les documents concernant les préparatifs relatifs à l'armement des navires, au choix du personnel, les instructions, des correspondances en provenance des expéditions, des rapports dressés au retour, des informations sur le transport des collections, l'impression des relations, etc.

Au retour des campagnes, tous les documents produits devaient revenir à l'État ; il n'était pas question pour aucun membre de l'expédition, y compris savants et naturalistes, de mettre de côté des relations ou journaux rédigés pour son usage particulier ; il est vrai qu'il fallait aussi garder

⁹ Voir les travaux de Géraldine Barron-Fortier notamment sa thèse soutenue en 2015 : *Entre tradition et innovation: itinéraire d'un marin Edmond Pâris (1806-1893)*, actuellement consultable en ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01142005>

quelque temps le secret des découvertes surtout en ce qui concerne la cartographie ; les documents nautiques devaient être remis au Dépôt des cartes et plans de la Marine (ou Dépôt général de la Marine) ; ce service (aujourd'hui dénommé Service hydrographique et océanographique de la Marine) créé en 1720 pour conserver la documentation nautique, cartes et journaux de bord principalement, qui devait servir à corriger et améliorer les cartes marines, était devenu lui-même une institution savante productrice de cartes ; il fournissait à nos navigateurs les instruments les plus récents, une bibliothèque comprenant des extraits de journaux des marins français et étrangers les ayant précédés, des ensembles de cartes qu'ils étaient tenus de corriger à leur tour. On doit donc logiquement lui remettre à l'arrivée cartes, journaux de bord et de navigation, observations hydrographiques, géographiques, astronomiques et météorologiques, relèvements géographiques et vues de côtes, mêmes notes et brouillons, en bref, tout ce qui pouvait faire avancer la connaissance des mers et progresser la navigation. Les archives de ce service (des origines à 1870) ont été versées pour la plupart à partir de 1920 aux Archives nationales où elles constituent la série JJ (Service hydrographique de la Marine) divisée en plusieurs sous-séries ; la sous-série 4JJ est consacrée aux journaux de bord mais on a créé spécifiquement pour les voyages de circumnavigation et les missions hydrographiques postérieures à la Révolution une sous-série 5JJ où on trouvera ce qui a été reçu depuis D'Entrecasteaux (4JJ peut être consulté pour la période antérieure jusqu'à Bougainville) ; les documents cartographiques constituent la sous-série 6JJ ; il faut aussi mentionner 3JJ, grande sous-série d'extraits faits au Dépôt où sont conservés aussi (sans coupure révolutionnaire) beaucoup de documents originaux par exemple les journaux de Lapérouse. Ce fonds est connu ; les journaux de l'expédition de Baudin, par exemple, ont été pour beaucoup édités sous les auspices de l'université de Sydney mais il reste encore des richesses à découvrir : à côté de documents plutôt austères couverts de notations chiffrées, d'autres montrent précisément le travail d'hydrographie en train de se faire, c'est le cas, par exemple, du journal de Beautemps-Beaupré¹⁰ ; le journal de mer de Baudin¹¹ se présente sous la forme traditionnelle codifiée en 1786, partie technique sur la page de gauche, partie narrative sur la page de droite alors que son journal historique¹² est déjà une mise en forme pour l'édition ; certains journaux sont des mines d'informations sur le plan anthropologique, par exemple le journal du mouillage à la baie de la Recherche D'Hesmivy d'Auribeau¹³ qui contient beaucoup de notations sur les Aborigènes de Tasmanie avec des tentatives de constitution de vocabulaires pour lesquelles il faisait participer certains matelots ; D'Hesmivy d'Auribeau a aussi procédé au relevé de mesures physiques de quelques aborigènes¹⁴ ; la particularité de l'expédition de D'Entrecasteaux est la présence de quelques journaux de matelots (notamment de Nicolas Ladroux, matelot voilier, Feron, canonnier de Marine) ainsi que du jardinier Lahaye qui donnent un point de vue sans fioritures¹⁵ ; on trouvera aussi dans la série JJ des vues de côtes et des dessins par Piron, Lesueur, Sainson ; dans la sous-série cartographique 6JJ on peut suivre l'élaboration des cartes grâce aux calques et brouillons, aux notations qui y sont portées jusqu'au « bon à graver ». Signalons que quelques documents prestigieux ont été déposés dans la bibliothèque qui, elle, a été versée au Service historique de la Défense à Vincennes : c'est là qu'on retrouvera les dessins des expéditions de Lapérouse et de Duperrey (par Prévost, Blondéla, Duché de Vancy et Lejeune).

Les documents produits par les naturalistes devaient être attribués au Museum d'histoire naturelle, pour être étudiés par les titulaires des douze chaires de cet établissement qui avait succédé en 1793 au Jardin du roi ; les professeurs du Museum (Cuvier, Lacépède, Jussieu, etc.) ou avant eux, Thouin, botaniste du jardin du roi, avaient d'ailleurs préalablement rédigé les instructions à leur intention ; on retrouve dans les manuscrits de la bibliothèque du Museum des notes, journaux, mémoires de ces naturalistes, par exemple les papiers de Riche pour D'Entrecasteaux, de Riédle pour Baudin, ainsi que des documents relatifs à la préparation des expéditions sous l'angle

¹⁰ AN MAR/5JJ/19.

¹¹ AN MAR/5JJ/36 à 40/A.

¹² AN MAR/5JJ/35, 40/B, 40/C et 40/D.

¹³ AN MAR/5JJ/13/F.

¹⁴ AN MAR/5JJ/6.

¹⁵ AN MAR/3JJ/397.

naturaliste. Les archives elles-mêmes du Museum ont été versées en partie aux Archives nationales où elles constituent la série AJ/15 aujourd'hui conservée à Pierrefite sur Seine : on aura là les procès-verbaux des assemblées des professeurs et des dossiers sur voyageurs et explorateurs par exemple le dossier Baudin¹⁶ qui contient des lettres écrites au cours du voyage à Jussieu et trois dessins de Lesueur.

L'Académie des sciences délivrait aussi des instructions et approuvait les comptes-rendus qui étaient faits en séance de ces expéditions ; on peut consulter dans ses archives les procès-verbaux de ces séances et des dossiers de membres des expéditions.

Les collections de végétaux, animaux et minéraux devaient aussi en principe revenir au Museum d'histoire naturelle bien que cela fût moins clair : en effet, certains se considéraient comme propriétaires des collections qu'ils avaient ramassées qui étaient, pour eux, à la fois instrument de travail et capital. On trouve des dossiers sur la répartition des collections d'histoire naturelle dans le fonds du ministère de l'instruction publique conservé aux Archives nationales (F/17) mais l'époque était difficile pour ces collections en raison de leur afflux, suite aux saisies de la Révolution et à ces voyages eux-mêmes ; les classements en étaient à leurs débuts et les inventaires sont inexistantes. Avant 1850 donc il est assez difficile de retrouver les collections d'histoire naturelle. C'est encore pire en ce qui concerne les collections ethnographiques ; on a vu le sort des objets attribués à la future impératrice ; de plus, il n'y a pas eu de politique suivie à ce sujet ; en effet il avait été décidé en 1797 d'exclure les artefacts faits par l'homme des collections naturalistes (du Muséum) et de les regrouper dans un musée des Antiques installé dans des salles de la Bibliothèque nationale au milieu des antiquités gréco-romaines dans une démarche comparative entre antique et exotique ; ce musée avorta très vite et il n'y a plus trace des objets qui ont pu lui être attribués. Sous la Restauration les objets ethnographiques furent destinés au musée naval du Louvre mais il n'y a pas trace d'objets d'Océanie dans les archives de ce Musée¹⁷.

Des collections ont pu être vendues comme les herbiers de Houtou de La Billardière (naturaliste de l'expédition de D'Entrecasteaux) aujourd'hui au Musée d'histoire naturelle de Florence ; des journaux ou mémoires ont pu aussi échapper aux institutions : journaux restés dans des archives familiales ou empruntés pour l'écriture des relations et non revenus ; les papiers de Péron sont conservés au Muséum d'histoire naturelle du Havre en raison de ses liens d'amitié avec le peintre Lesueur, lui-même originaire du Havre et conservateur de ce musée. Certains documents ont pu revenir par voie extraordinaire dans les archives et collections publiques comme ceux faisant partie du fonds Bougainville (AN 155AP) ou les dessins de Piron conservés pour la plupart au Musée du quai Branly.

On peut se rabattre sur les relations imprimées, luxueuses et de plus en plus volumineuses des voyages, payées par la Marine, dont beaucoup ont été mises en ligne, en particulier sur le site de la Bibliothèque nationale de France ; ces œuvres de prestige qui présentent la version officielle de cette histoire ont aussi leur utilité ; les relations sont séparées des volumes plus techniques et accompagnées notamment de volumes de planches et d'atlas reproduisant par gravure les travaux des dessinateurs et des hydrographes ; on y retrouve par exemple une trace des objets disparus ; la comparaison avec les originaux démontre cependant l'intérêt de ces derniers en ce qui concerne les dessins notamment, pas toujours bien compris par les graveurs. Les relations par ailleurs tentent de fixer les toponymes et reflètent les guerres des noms qui ont pu avoir lieu entre Français et Anglais : Freycinet qui avait couvert la partie de la côte sud de l'Australie appelée Terre Napoléon de toponymes empruntés à la famille Bonaparte dans sa première édition a dû revenir en arrière dans la deuxième édition et reprendre les toponymes anglais.

Cette documentation a été bien défrichée du côté australien mais puisqu'il est question ici de contribution française, rappelons que toute une génération d'étudiants de l'École des Chartes a

¹⁶ AN AJ/15/569.

¹⁷ Voir : Daugeron (Bertrand), *Collections naturalistes entre science et empires (1763-1804)*, Paris, 2009.

laissé des travaux importants qui ont été utilisés notamment par Étienne Taillemite : ceux consacrés à Lapérouse et D'Entrecasteaux par Catherine Gaziello et Hélène Richard ont été édités, mais ce n'est pas le cas des thèses relatives aux voyages de Baudin, Freycinet, Laplace, Dupetit-Thouars dues à Benoît Van Reeth, Catherine Allaire, Géraldine Barron, Hélène Blais¹⁸ ; on peut aussi citer les travaux d'Olivier Chapuis¹⁹ sur la cartographie, de Bertrand Daugeron sur l'histoire des collections et l'aspect anthropologique de certains voyages²⁰, ceux du personnel du musée du Havre, notamment de Jacqueline Bonnemains²¹ qui a publié une très belle édition du journal historique de Baudin. En leur rendant cet hommage, nous n'oublions pas cependant les autres chercheurs, français ou non, qui ont travaillé et continuent de travailler sur ces voyages.

Notre contribution très modeste, aux Archives nationales, consiste en la mise en ligne des inventaires de ces différents fonds ainsi que des images de certains documents, journaux de bord, cartes, vues de côtes, dessins, notamment, pour faire encore progresser la connaissance de l'histoire de l'Australie en même temps d'ailleurs que de l'histoire de France puisque notre propos s'attache à une histoire partagée concernant à parts égales France et Australie.

¹⁸ Gaziello (Catherine), *L'expédition de Lapérouse (1785-1788) réplique française aux voyages de Cook*, Paris, 1984.

Richard (Hélène), *Le voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse, une grande expédition scientifique au temps de la Révolution française*, Paris, 1986.

Van Reeth (Benoît), *Nicolas Baudin et le voyage aux terres australes (1800-1804)*, thèse de l'école des Chartes, 1984 (voir Positions des thèses [...], 1984).

Allaire (Catherine), *L'expédition Freycinet à bord des corvettes l'Uranie et la Physicienne (1800-1820) : traditions et nouveautés de la circumnavigation française au temps de la marine à voiles*, thèse de l'école des Chartes, 1989 (voir Positions des thèses [...], 1989).

Blais (Hélène), *Les voyages d'Abel Dupetit-Thouars et les débuts de l'expansion française dans le Pacifique (1835-1845)*, thèse de l'école des Chartes, 1996 (voir Positions des thèses [...], 1996).

Barron (Géraldine), *Les voyages autour du monde de Cyrille-Pierre-Théodore Laplace. Les campagnes de la Favorite (1829-1832) et de l'Artémise (1837-1840)*, thèse de l'école des Chartes, 1998 (voir Positions des thèses [...], 1998).

¹⁹ Chapuis (Olivier), *À la mer comme au ciel, Beautemps-Beaupré et la naissance de l'hydrographie moderne, 1700-1850 : l'émergence de la précision en navigation et dans la cartographie marine*, Paris, 1999.

²⁰ Daugeron (Bertrand), *Collections naturalistes entre science et empires (1763-1804)*, Paris, 2009 ainsi que : *À la recherche de l'"Espérance" revisiter la recherche des Aborigènes tasmaniens avec les Français, 1772-1802*, Paris, 2014

²¹ Bonnemains (Jacqueline), *Mon voyage aux terres australes, journal personnel du commandant Baudin, texte établi avec la collab. de Jean-Marc Argentin,... et Martine Marin*, Paris, 2000